

La souillure de l'esprit

Carnets secrets, 1914-1916 de Ludwig Wittgenstein. Traduit de l'allemand (Autriche) par Jean-Pierre Cometti, Farrago, 2001, 128 p.

Terry Cochran

Numéro 228, septembre–octobre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1942ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cochran, T. (2009). La souillure de l'esprit / *Carnets secrets, 1914-1916* de Ludwig Wittgenstein. Traduit de l'allemand (Autriche) par Jean-Pierre Cometti, Farrago, 2001, 128 p. *Spirale*, (228), 58–60.

La souillure de l'esprit

CARNETS SECRETS, 1914-1916 de Ludwig Wittgenstein

Traduit de l'allemand (Autriche) par Jean-Pierre Cometti, Farrago, 2001, 128 p.

par TERRY COCHRAN

Dans le cadre de ce numéro spécial, mon choix d'écrire sur les « carnets secrets » de Wittgenstein ne va pas de soi. Cet auteur est loin d'être un écrivain ou un philosophe de grand public, bien que sa philosophie soit d'une importance primordiale pour la pensée actuelle et future. Or ce petit livre, écarté de la pensée wittgensteinienne rendue « officielle », déborde les intérêts de la philosophie professionnelle ou universitaire. Ces carnets, montrant de manière éloquente que toute philosophie représente un travail sur soi, dans l'ici et le maintenant, mettent l'accent sur les liens inébranlables entre la pensée, la spiritualité et le corps. Quoique extrêmement modestes, tant dans leur intention que dans leur format, ils jettent les bases d'une nouvelle vision de la philosophie qui va à l'encontre des certitudes vides de la tradition philosophique véhiculée par les institutions du savoir. Enfin, mon choix de me concentrer sur ces carnets n'est pas fortuit. Comme le retour du refoulé ou, plutôt, du censuré, cette œuvre dévoile un travail de pensée qui fraye un chemin hors des sentiers battus.

Les exécuteurs testamentaires s'occupent bien du legs wittgensteinien. À travers les décennies, ils ont régulièrement établi les textes de Ludwig Wittgenstein, les constituant à partir de ses nombreux manuscrits, fiches ou dactylographies et les publiant le plus souvent dans des éditions bilingues (en allemand et en anglais, l'anglais toujours au recto). En 1961, quand les carnets que Wittgenstein tenait entre 1914 et 1916 sont parus, la communauté philosophique était ravie ; pour la première fois, il allait être possible de comprendre la nature et les modalités de l'atelier intellectuel qui a produit le *Tractatus logico-philosophicus*.

Ces carnets, trouvés par hasard chez la sœur de Wittgenstein après la mort de celui-ci, sont les seuls de l'époque du *Tractatus* qui ont survécu. Dans le contexte de la pensée wittgensteinienne, cette découverte et la publication qui en résultait étaient d'autant plus importantes en raison de la méthode particulière que le philosophe employait en élaborant sa philosophie. Depuis toujours, Wittgenstein interrogeait ses problèmes conceptuels en morceaux ; à partir de ces fragments de réflexion, il développait des suites de raisonnement dans des textes agencés afin d'asseoir un argument global et, souvent, dévastateur pour la pensée régnante. C'est dans ses cahiers que Wittgenstein produit l'essentiel de sa réflexion, examinant aussi des implications plus générales de sa pensée. Le passage des carnets au *Tractatus*, le seul vrai livre qu'il ait publié, était donc considéré comme exemplaire pour la compréhension du processus philosophique qui lui était propre.

Pourtant, les exécuteurs testamentaires de l'« œuvre » wittgensteinienne ont pris la décision éditoriale d'omettre — pour ne pas dire de « supprimer » — des portions importantes de ces cahiers, en passant sous silence l'existence même de ces passages. La partie manquante des Carnets 1914-1916, écrite par Wittgenstein sur les pages au verso en une transcription chiffrée (quoique très simple, consistant en une simple inversion de l'alphabet : z = a, y = b et ainsi de suite), se trouve publiée en 2001 en traduction française sous le titre de *Carnets secrets 1914-1916*. Ces remarques, qui ne sont pas encore et ne seront peut-être jamais publiées en anglais, sont très insolites dans le contexte des papiers laissés par Wittgenstein. Certes, dans la tradition philosophique, il y

a des précédents d'une telle gestion des traces résiduelles, comme dans le cas de Spinoza, l'auteur d'un autre « tractatus », dont les amis exécuteurs se sont précipités à sa chambre après sa mort pour détruire la correspondance plus personnelle ou, peut-être, compromettante. Quant à l'auteur du « tractatus » moderne, la situation est plus complexe ; les gestionnaires de son legs ont systématiquement filtré les éléments textuels qui pourraient contribuer à une image moins ascétique du philosophe Wittgenstein. Or l'existence de ces passages dits secrets soulève des questions qui dépassent de loin les débats épuisés autour de son homosexualité, que les héritiers de sa pensée ont agressivement niée. Bien que le cryptage de ces écrits soit excessivement simple, offrant plutôt une barrière négligeable à la lecture, le codage leur donne un statut à part. Ils constituent un ensemble à l'intérieur d'une pensée en train de se faire. En outre, ils ont échappé à la manie de Wittgenstein qui le conduisait à détruire tous ses cahiers de réflexion de cette période.

Le labeur de la réflexion

Le titre de *Carnets secrets* semble promettre une matière scandaleuse, le dévoilement d'une série d'événements et d'actions hautement confidentiels ou même honteux. Or, à première vue, les remarques sont loin de choquer le lecteur. De manière générale, ces passages cryptés contiennent un registre continu de commentaires de Wittgenstein sur lui-même, y compris sur ses angoisses pendant la guerre, son état d'esprit, ses rapports avec ses collègues et autres soldats, ainsi que sur ses pensées — disons, pour l'instant — intimes. Tout au long des pas-

sages constituant ce petit livre, il se plaint, il se questionne, il s'exhorte.

Pourtant, outre toutes les traces de l'intimité du philosophe, de ses sensibilités humaines, peut-être même trop indéniablement humaines, c'est l'obsession du travail qui traverse ces pages, du début à la fin. Il n'arrête pas de réitérer ce qui semble être sa raison d'être, la seule qui l'inspire à vivre. La toute première entrée dans les cahiers, après son arrivée à Cracovie le 9 août 1914, évoque son inquiétude à l'égard de ses projets intellectuels : « *Me sera-t-il désormais possible de travailler ? Je me demande ce que sera ma vie.* » Son « travail » se réfère à sa pensée philosophique qui sera inscrite dans les pages au recto de ces cahiers. C'est le contenu au recto, considéré comme philosophiquement légitime, qui était offert au public en 1961 comme les carnets dans leur intégralité. Mais, au verso, ses soucis autour du travail continuent à s'étendre ; le jour suivant, ce premier cahier souligne une phrase qui revient souvent — *Pas travaillé* — et, une semaine plus tard, le rapport quotidien sur le travail reçoit des précisions, des gloses qui, au fur et à mesure, montreront des liens entre le désir de Wittgenstein de résoudre ses problèmes philosophiques et ses idées sur soi : « *Tout travail devient une torture. Mais aujourd'hui, j'ai recommencé à travailler et je ne me laisse pas décourager.* » Or, il oscille et lorsqu'il ne réussit pas à faire des progrès, le manque de réalisations contribue à une certaine mélancolie ou démoralisation.

Encore en août 1914, dans la solitude de ses ruminations, il note les difficultés qu'il affronte à cet égard. « *Je travaille souvent avec de nombreuses interruptions et, jusqu'ici, sans le moindre résultat. Je ne*

parviens, une fois de plus, à rien de solide. Tout part en fumée. » Ces remarques presque littéraires, mettant en scène l'affect, suggèrent que sa philosophie, considérée par certains comme des plus désincarnées, une pensée abstraite qui se prête à la théorisation infinie, aurait des liens très étroits avec la philosophie traditionnelle, basée sur une évaluation perpétuelle de soi-même (et, par extension, de la connaissance de soi). C'est-à-dire que Wittgenstein, dans ces passages « codés », plus personnels, réfléchit de plus en plus sur ses états d'âme dans le contexte de son travail qui devient aussi un travail sur lui-même. « Dans la soirée, j'ai pu encore un peu travailler. Du coup, je me suis senti mieux. » Le lien entre sa personne et son projet philosophique devient aussi immédiat que gratuit; Wittgenstein se sent mieux parce qu'il a trouvé, dans sa philosophie, un but qui aura des répercussions sur la quête de sens dont les traces se trouvent dans les innombrables cahiers et fiches qu'il remplissait au long de sa vie.

Le travail sensuel

Bien que le travail semble être le centre de son existence psychique, il véhicule pour Wittgenstein une constellation de facteurs, d'éléments et de concepts qui touche à plusieurs aspects de sa vie. C'est, par exemple, le moteur d'une réflexion sur l'enchevêtrement entre l'activité physique et la méditation philosophique, jetant les bases d'une comparaison entre lui-même et un autre philosophe de l'abstraction connu pour sa tentative de vivre de manière philosophique. « Actuellement, c'est lorsque j'épluche des patates que je peux le mieux travailler. Je me porte toujours volontaire pour cela. Pour moi, c'est l'équivalent de ce qu'était la taille de verres pour Spinoza. » Les gestes automatiques, laissant la pensée libre tandis que le corps est occupé, crée les conditions propices au travail de l'esprit. En considérant cette économie de la pensée qu'il partage avec Spinoza, Wittgenstein place sa philosophie dans une filiation qui, par la suite, sera souvent remarquée par la tradition critique.

Or la séparation nette entre corps et esprit, une vision classique de la pensée occidentale, se trouve vite brouillée dans l'expérience quotidienne de Wittgenstein. Dans ces cahiers, une autre compréhension de ce rapport s'esquisse en filigrane. Même ici, c'est autour du travail que le décalage essentiel entre esprit et corps est mis en question. Les tâches auxquelles le philosophe fait habituellement

référence sont plutôt intellectuelles. Ses cahiers n'évoquent que rarement le travail physique et cela, toujours en comparaison avec le travail de l'esprit. « La dureté du travail m'a complètement privé de sensualité. Aujourd'hui encore je n'ai pas travaillé. » La sensualité accompagne le travail de l'esprit; elle est nécessaire pour que celui-ci réfléchisse sur les questions dépassant l'ici et le maintenant. Le

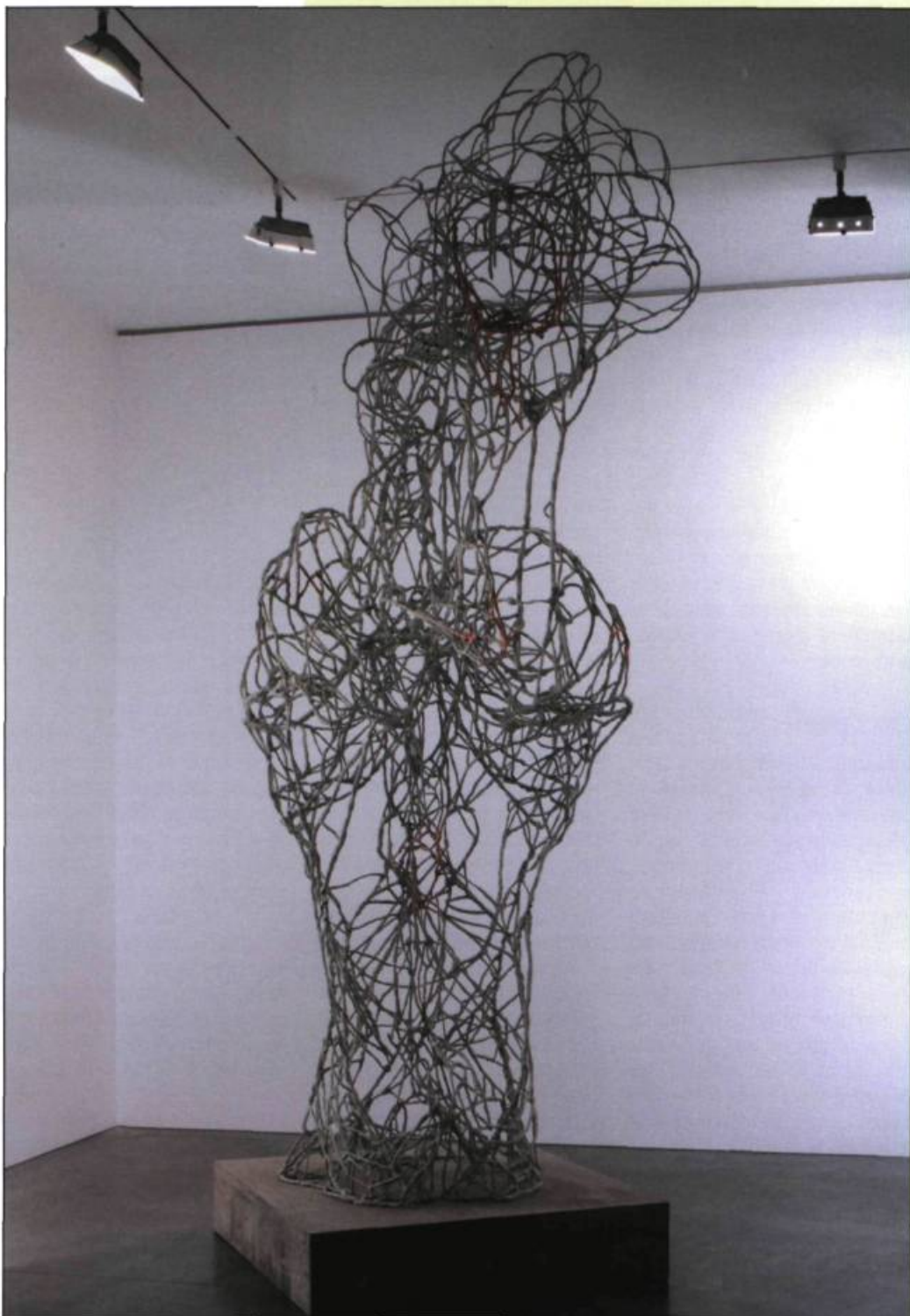
travail physique coupe la sensualité, rend l'esprit stérile, imperméable aux autres, à la vie.

Cette situation, un conflit perpétuel entre le travail physique et intellectuel, médiatisé par la sensibilité, mène à une série de passages qui sont restés sans doute énigmatiques sinon embarrassants pour ceux qui se trouvent dans la lignée wittgensteinienne. « Actuellement,

David Altmejd, *Love*, 2008

Époxy, argile, fil de fer, peinture, colle, 386,1 x 161,3 x 142,2 cm.

Photo : Christopher Burke. Avec l'aimable autorisation d'Andrea Rosen Art Gallery, New York.



je me masturbe à peu près une fois chaque semaine et demie. Je travaille peu physiquement, mais cela me permet de travailler d'autant plus intellectuellement... » Dans les carnets, il y a un lien clandestin, certainement inconscient, qui s'établit entre la sensualité, la masturbation et le combat philosophique ou spirituel. Loin d'être une question morale, comme dans l'idéologie chrétienne et dans les contraintes sociales du puritanisme laïque, l'onanisme de ces journaux « intimes » témoigne de la lutte entre le corps et l'esprit. Wittgenstein, toujours fidèle à la vérité sur lui, sur les autres et sur les objets de sa réflexion, se trouve sur un chemin qui ressemble, à bien des égards, à la voie de la maîtrise de soi stoïcienne. Les pulsions font ouvertement partie de sa quête spirituelle qui est inséparable de sa recherche philosophique. « Très sensuel. Me m. chaque jour. » Ces événements « privés » sont scrupuleusement inscrits dans ces pages, parfois accompagnés de commentaires ou d'observations. « Je suis à nouveau très sensuel et je me masturbe / presque tous les jours : cela ne peut pas continuer ainsi. » Si les références au travail sont omniprésentes dans ces cahiers, la masturbation — soit comme associée, soit comme prélude au travail — est le signe de sa continuité. Encore plus que l'acte de masturbation, la sensualité, comme il la nomme, qui signale son ouverture au monde sensible, est intimement entrelacée à sa capacité de poursuivre la réflexion intellectuelle.

Chair et esprit

Un autre élément s'ajoute à la trinité de sensualité, travail et masturbation. C'est l'idée de Dieu, qui occupera une place-clé dans le schéma intellectuel de Wittgenstein, en particulier à l'époque du *Tractatus*. Dieu a son rôle à jouer dans la production philosophique qui relève autant de l'esprit que de la spiritualité. Déjà en 1914, Wittgenstein acquiert un livre de Tolstoï, connu en français sous le titre d'*Abrégé des Évangiles*, qui deviendra son livre de chevet, son guide spirituel. La masturbation et la lecture de ce livre font partie de la même configuration, comme le

suggère un passage qui marque le début de sa lecture. « Hier, pour la première fois depuis trois semaines, masturbé. Je suis pratiquement dépourvu de toute sensualité. Autrefois j'imaginais toujours que je parlais avec un ami, maintenant cela ne se produit presque jamais. Je travaille chaque jour un tout petit peu. Mais je suis trop fatigué et distrait. Hier, j'ai commencé à lire le "Commentaire des Évangiles" de Tolstoï. Une œuvre magnifique. » Ce livre — interprété par l'éditeur des *Carnets secrets* en allemand comme un signe du christianisme de Wittgenstein — lui donne un moyen de comprendre le déroulement de sa propre pensée. Tout comme l'imaginaire d'une conversation avec un ami l'aide à retrouver la sensualité dont il a besoin pour penser, le livre de Tolstoï véhicule une vision du rapport entre corps et esprit qui lui fournit un moyen d'expliciter sa propre dynamique intellectuelle. C'est cette relation entre le charnel et l'intellectuel qui, à la fois, le déchire et lui sert de moteur. « Je travaille plus ou moins chaque jour, et avec beaucoup d'optimisme. Je me répète en permanence, intérieurement, les mots de Tolstoï : "L'homme est impuissant dans sa chair, mais libre grâce à l'esprit". Puisse l'esprit être en moi. » Sa pensée est intimement liée à l'inspiration qui lui tombe dessus et déclenche ses intuitions philosophiques.

Le vocabulaire religieux est détourné vers d'autres fins qui semblent, chez l'auteur du *Tractatus*, prolonger la quête éthique des philosophes de l'Antiquité. La pensée, le travail (intellectuel et spirituel), sa quête d'un but dépassant le monde profane qui l'entoure, mettent l'accent sur l'activité ou, souvent, sur l'inactivité de son for intérieur. « Je me sens, pour ainsi dire, spirituellement las, très las. Qu'y faire ? Je suis consumé par les circonstances contraires. La vie extérieure tout entière fond sur moi, de toute sa vulgarité. Je suis intérieurement plein de haine, incapable d'accueillir l'esprit en moi. Dieu est amour. — Je suis comme un fourneau totalement embrasé, plein d'impuretés et d'immondices. » Comment, donc, transcender la souillure de ce monde profane et



Patrick Coutu, **Chute**, 2007

Acier, plâtre de Paris, ciment Portland et pigment, 232,4 x 213,4 x 213,4 cm.
Collection du Musée des beaux-arts du Canada.

Photo : Louis-Philippe Côté.

Avec l'aimable autorisation de la Galerie René Blouin, Montréal.

vain pour arriver à ce qu'il appellera *la vraie vie* ? C'est à travers la philosophie, comprise dans son sens antique, comme l'amour de la sagesse, que Wittgenstein poursuivra sa quête à la fois anachronique et intemporelle. Si sa philosophie est le résidu de cet exercice spirituel, les passages « intimes » de ses carnets de travail témoignent de la lutte entre son désir de transcendence et la souillure constituant son empêchement perpétuel.

Autrement dit, le travail en soi est loin d'être le but ultime de l'existence ; il est plutôt le fil conducteur pour la quête wittgensteinienne qui, par définition, ne sera jamais satisfaite. Vers la fin de 1916, dans le dernier de ses trois carnets, Wittgenstein souligne un thème qui est présent sous plusieurs formes à travers les pages précédentes. Le

travail s'insère dans un contexte des grandes questions philosophiques que la pensée moderne, qu'elle soit universitaire ou *extra-muros*, a laissées de côté. « En ce moment, j'ai beaucoup de temps et de calme pour travailler. Pourtant, il n'en sort rien. L'objet de mes pensées est loin de moi. Seule la mort donne à la vie sa signification. » La mort est toujours là, en attente, et il est impossible d'oublier que ces cahiers sont remplis pendant la guerre, quand l'éventualité de mourir jeune était tout à fait réelle. Or ces carnets montrent aussi que le projet éthique, intellectuel et pratique exige l'implication de soi dans le monde des vivants. Bien que la vie ne reçoive son sens que de la mort, la pensée elle-même, ainsi que les actes qu'elle produit ou provoque, repose sur l'affect et sur une certaine impureté dont l'esprit est inséparable. 🍷